

# MARCHÉ

ASSOCIATION CIRCÉ 12 RUE PIERRE ET MARIE CURIE 75005 PARIS Tél. 01 44 07 48 39 mdlp@evous.fr Poesie.Evous.fr



## Un aperçu singapourien

Par Jacques Rancourt

Dans sa configuration actuelle, Singapour est un pays jeune. Ce territoire insulaire du sud de la Malaisie faisait partie depuis le début du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle d'un sultanat, convoité et exploité tour à tour par différentes puissances coloniales, jusqu'à ce que l'Anglais Raffles y installe en 1826 un comptoir commercial, profitant de la situation géographique privilégiée de l'île en Asie du Sud-Est. La population malaise verra alors affluer Chinois, Indiens et Tamouls du Sri-Lanka, tandis que continuera à se développer une minorité eurasiennne. Il faudra attendre 1965 pour que cette île/ville/pays se libère des Britanniques et accède à l'indépendance.

D'Edwin Thumboo à Lathaa ou Zou Lu, les dix poètes présentés ici appartiennent en quelque sorte aux trois premières générations de la poésie singapourienne, qui s'écrit dans les quatre langues officielles : l'anglais, le chinois, le malais et le tamoul.

### La poésie de langue anglaise

Alors que l'écriture de textes en langues maternelles remonte au début du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, on considère généralement que la littérature singapourienne en langue anglaise a pris son essor à partir des années cinquante et soixante. Ce mouvement a trouvé sa genèse dans les établissements d'enseignement supérieur,

où de petits groupes d'étudiants se réunissaient pour discuter de leurs travaux littéraires. De surcroît, l'université donnait à ces auteurs en herbe l'occasion de publier leurs poèmes dans des revues littéraires, dont *The Cauldron* (1947-49), *The New Cauldron* (1949-60), *The Malayan Undergrad* (1951-57), *Write* (1957-58) ; ou encore des anthologies, par exemple *Litmus One* (1957) ou *30 Poems* (1958).

Ces auteurs pionniers étaient extrêmement conscients de leur patrimoine culturel et de la nécessité de prendre leurs distances par rapport au point de vue anglocentrique, alors même qu'ils écrivaient dans la langue des colons. Afin d'enraciner leur poésie dans un contexte essentiellement singapourien, des auteurs tels que Edwin Thumboo, Wong Phui Nam et Ee Tiang Hong allaient expérimenter diverses façons d'incorporer des expressions idiomatiques locales dans leur langue.

### La poésie de langue chinoise

L'universitaire Rajeev Patke relève que la littérature en langue chinoise

n'a véritablement acquis une voix locale et authentiquement singapourienne qu'à partir de 1927 ; un sentiment d'appartenance à Singapour devait dès lors commencer à prendre racine et les auteurs « devenir de plus en plus conscients du contexte local » ; ils expérimentèrent alors, avec divers dialectes chinois, le malais et l'anglais, une variété de styles littéraires.

Cette fusion linguistique et littéraire allait contribuer à accélérer le développement d'une voix bien spécifique à la littérature singapourienne de langue chinoise, qui devint encore plus évidente avec la flambée du sentiment nationaliste suite à l'indépendance de Singapour en 1965. Les écrivains sinophones suivirent l'exemple de leurs homologues anglophones en traitant de sujets bien ancrés dans la réalité singapourienne. Pendant les années soixante-dix, la création de la « Société poétique de mai », l'un des groupes de poètes sinophones les plus importants de Singapour, permit à ceux-ci de travailler ensemble au développement de leurs talents respectifs.

### La poésie de langue malaise

La poésie singapourienne contemporaine écrite en malais s'est développée à partir d'un riche patrimoine culturel dans lequel la transmission des œuvres était largement orale. Au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, on vit fleurir de nombreuses formes poétiques très contraignantes telles que le *pantoum*, le *syair*, le *gurindam*, le *seloka* et le *bahasa berirama*, qui existaient dans le contexte de la culture malaise et de la vie sociale à Singapour et constituaient une réaction au développement social, au changement et à la transformation.

Dans les années cinquante, les écrivains se mirent à écrire en vers libres. Les formes poétiques traditionnelles étaient perçues comme un moyen d'expression inadapté aux jeunes poètes, fortement affectés par les bouleversements sociopolitiques de l'après-guerre et convaincus que leur écriture devait se mettre au service du changement social.

### La poésie de langue tamoule

L'histoire de la poésie tamoule de Singapour remonte à l'introduction de l'imprimerie dans l'île. Les quotidiens et les revues en langue tamoule se mirent à proliférer et à jouer un rôle crucial dans le développement des talents littéraires. La quasi-totalité des premières œuvres furent des recueils de poésie. Bien qu'au début des années cinquante la poésie tamoule ait été profondément influencée par les mouvements sociopolitiques en Inde, nombreux furent les poètes à discer-

ner les ressemblances entre la lutte des Indiens pour l'indépendance politique et l'aspiration des Singapouriens à l'autodétermination. Au cours des années soixante et soixante-dix, les réformes sociopolitiques continuèrent d'être un thème central de la poésie : les poètes réagissaient fortement aux mutations sociales et se servaient de leur écriture pour exprimer leurs soucis et leurs souhaits pour l'avenir. Plus récemment, la *marabukkavithai* (poésie versifiée traditionnelle) a perdu du terrain au bénéfice de la *puthukkavithai* (poésie nouvelle). Ceux qui pratiquent la *puthukkavithai* estiment que la poésie ne doit pas être contrainte ni contenue par les règles de la versification.

La poésie singapourienne continue de réagir et de puiser aux sources des riches traditions culturelles et littéraires de ses précurseurs. En même temps, avec le développement de Singapour en tant que ville/État moderne et les modifications de sa démographie, l'écriture continue elle aussi de se développer et de se métamorphoser.

Adaptation d'un article traduit par Anne Talvaz, rédigé par le Comité littéraire et artistique du National Arts Council pour *La Traductièrre* n° 30



NATIONAL ARTS COUNCIL  
SINGAPORE



### Technique

J'aime ta façon  
de suspendre la serviette de toilette  
chaque soir, après t'être lavé  
le visage, avant d'aller au lit.  
Avec douceur  
de suspendre la serviette,  
comme la Vie  
trempée de larmes  
essorées d'échecs blessants.

J'aime apprendre  
à faire face à la serviette,  
en suspendant les larmes  
(comme pour sécher)  
en suspendant les échecs  
(comme pour s'évaporer)  
si calmement, calmement.  
À ton geste doux  
je sais que tu n'aimes pas  
déranger les autres.  
(C'est une technique.)

Poème tiré de *Crossing the Chopsticks and other poems, 1993. Traduit de l'anglais par Jacques Rancourt*

### Webscape 3.3

pour ET

À des kilomètres de l'appart, un miracle web  
me ramène à la maison et au monde.com.

Entre deux sphères, entre deux clics,  
je hume un espace de solitude numérique.  
Les chercheurs de l'ARPANET n'auraient jamais  
pu imaginer que leur réseau serait un nouvel  
[alphabet.

La génération du Net danse  
sur le rythme binaire de notes jazzy.

Virtualisant l'univers sur des écrans carrés  
nous créons des pays compacts sur des portables.

Le digital dicte sa loi à l'économie  
mais bien pauvre est la répartition numérique.

Bonne ou mauvaise fortune, profits ou pertes  
dépendent de la vitesse du courant électrique.

Entreprises et organisations soignent  
leur image en ligne destinée aux marchés.

La mode linguistique est aux favoris bien taillés  
ou le verbe texter serait-il en voie d'être accepté ?

Les hyperliens encadrent la lecture cyclique,  
fragmentent les idées que j'avais négligemment  
[traitées.

Trafic et bande passante confondent les novices  
mais pour les spécialistes ce n'est pas une novlangue.

La mode est aux innovations et aux mises à jour ;  
les programmes se désuètent semestriellement.

Geeks et fous d'informatique hébergés par des  
[sites privés  
courtisent intelligemment de plaisantes poupées.

L'amour ardent se décline en octets entre  
[les continents  
et le cybersexe ouvre la boîte de Pandore à tous  
[vents.

Les parents attentionnés sont inquiets des pièges  
tendus par la toile qui divertit.

À l'école et en société, on débat stoïque,  
PC et Mac surveillent leur ligne et sont d'un chic.

Le 3R s'appelle désormais RAM, ROM  
[et Renouveau  
La plume sans bec n'a jamais eu autant de caractère.

Désapprendre est impératif; la leçon  
et la littérature ont des techno-définitions.

L'édition entre dans un paradigme  
dont n'avaient rêvé ni les Chinois ni Gutenberg.

Jongler avec le réel et l'imaginaire introduit  
[un monde  
tout neuf aux interfaces dynamiques.

Xerox fait la connaissance de Scanner, petit  
[nouveau  
dans le quartier, et cause droits et devoirs de  
[la reproduction.

Le furetage chimérique, interminable,  
multiplie les visites de sites pas toujours mis  
[à jour.

L'étude est un effet tunnel calculé,  
le bien-être, un timing harmonieux.

Yahoo est l'écho répercuté de Gulliver,  
l'espace accueille les projections du mental.

En vérité, Zeus lui-même n'aurait pu prédire  
une e-topie branchée sur des puces et des codes.

L'opérateur se fait informateur ; où est passée,  
se demande Eliot, la sagesse perdue dans  
[la connaissance ?

Traduit de l'anglais par Patricia Godbout

### Ma ville, ma toile

Comment peindre ma ville,  
avec des créatures occupées à vivre ?  
Dois-je m'y promener comme pour faire des courses  
cherchant l'illumination d'un étang de lotus ?  
Dois-je partir en quête de pétales d'orchidée

pour déployer les verticilles en vue de pollens  
[hybrides ?  
Dois-je me précipiter le long des plans de rues  
[et mesurer l'utilisation des terres  
pour dessiner des lignes et des formes pour  
[ma toile ?

Ma ville n'a pas de chaînes de montagnes  
à dérouler et élargir en brun,  
n'a pas non plus de feux de brousse ni tragédies  
[épiques  
mais son ciel peut être  
aussi sec et lointain que celui du désert.  
Ma ville connaît des campagnes, des politiques  
[et des plans à long terme  
est réputée pour son rôle moteur  
de petit pays,  
a des centres commerciaux et plus...

Ma toile est-elle  
un paysage surréaliste  
de ville étroite lentement enrobée de fromage  
[fondant  
où l'on trouve des couronnes avec des jambes  
[cassées,  
des jongleurs se balançant sur des enjeux incertains  
des enfants tournoyant sur des dos de requins  
qui grandissent pour devenir des adultes avec  
[attaché-case  
au sommet d'horloges volantes ?

Je veux faire sortir un serpent d'une bouilloire,  
le boire comme du café tandis que la vapeur  
[se dissipe  
en sorte que je puisse  
encadrer avec une vague béatitude et une  
[sagesse mosaïque  
ma ville, ma toile.

Poème tiré de *My City, My Canvas, 1999. Traduit de l'anglais par Jacques Rancourt*

### Quatuor : le chignon de grand-maman

pour ma mère et mes sœurs

Tôt le matin  
tu t'en vas  
dans ton coin préféré  
de la cuisine  
ton peigne et tes épingles à cheveux

soigneusement enveloppés  
dans ton mouchoir  
de batik  
tu découvres  
avec l'assurance de l'âge  
la lenteur de la sagesse  
tes cheveux fins  
qui se déploient avec précaution  
une fois le mince filet noir retiré

petit à petit  
avec le souci de les abîmer  
le moins possible  
de fines mèches  
touchant le linoléum de la cuisine  
les gestes appris au fil  
d'années d'une douce routine  
paisiblement  
comme tu as défait tes cheveux  
tu replaces les mèches éparées  
sous l'inoffensif chignon  
comme la peine  
bien rangée  
maquillée par les épingles noires

tout cela dans mon souvenir  
aussi étonnant

que lorsque j'ai aperçu maman  
hier soir  
dans ce même coin de la cuisine  
d'où je me trouvais dans ma chambre  
un livre à la main  
sa distante tranquillité  
continuant de me hanter  
les livres  
m'apprennent-ils  
à posséder  
la moitié de ton courage  
la moitié de la force de maman  
quand elle s'est penchée  
pour enduire ses douleurs  
de cet onguent d'un noir amer  
que tu lui avais donné

(vous ne faites ni l'une ni l'autre  
de votre sagesse ce chant qui m'est nécessaire)

Poème tiré de *My City, My Canvas, 1999. Traduit de l'anglais par Patricia Godbout*

**Heng Siok Tian** poète de langue anglaise, est née en 1963. Elle est titulaire d'un baccalauréat ès arts et d'une maîtrise de littérature anglaise de l'Université nationale de Singapour (NUS, 1986) ainsi que d'un master en Sciences de l'information de l'Université technologique de Nanyang. Elle a commencé à écrire tout en fréquentant la National University of Singapore, et a remporté le premier prix à la NUS Competition 1985/86. Elle est l'auteur de recueils de poèmes : *Crossing the Chopsticks and Other Poems* (1993), *My City, My Canvas* (1999), *Contouring* (2004), ainsi que *Is My Body a Myth* et *Mixing Tongues* (2011). Ses poèmes ont souvent été retenus dans des anthologies. Elle a participé en 2000 au Writing Program de l'University of Iowa. Enseignante de profession, elle est aussi l'auteur de nouvelles (*A Choice of Two Salads* qui a été traduit en italien), ainsi que d'une pièce de théâtre, *The Lift*, qui a été montée en 1991 par une troupe professionnelle à Singapour.

### Sur le seuil de l'éternité

Virginie-Occidentale, mai 2002

Nous arrêtons, écoutons les doigts du ciel  
[sur les cordes d'herbe  
Les octaves entre la montagne et la vallée  
Jouent un trémolo, se cristallisent juste au-dessus  
Du murmure de l'ouïe humaine

La nuit dernière, je regardais par la fenêtre de  
[la caravane  
J'ai laissé l'obscurité découvrir l'essence des  
[choses  
Les étoiles de l'année dernière m'ont raconté  
[une histoire  
Dont le début remonte à si longtemps que seule  
[la fin  
S'est rendue à moi sans perdre sa voie lactée

Elle s'est poursuivie jusqu'à la césure du jour  
Une brise de Blue Grass remue les herbes près  
[de la route  
Et les ébouriffe avec la lumière toute fraîche  
[du matin  
Là il n'y a de place que pour la bienveillance :  
La Grandfather Mountain à l'avant  
Regarde, surveille et protège

Sur cette route de campagne, je n'ai  
Pas besoin d'être ramené chez moi  
Je me sens à ma place  
Parmi les chuchotements du paysage  
Je suis sur le seuil de l'éternité  
Les étoiles, le feuillage et le repos se dévoilent  
Comme dans un film immobile en accéléré :

L'éternité joue si lentement  
Que mes yeux brillent de sourires et de larmes  
Douce que je ne comprends qu'à moitié.

Poème tiré de *Morning at Memory's Border*, Firstfruits  
publications, 2005. Traduit de l'anglais par Marie Frankland

### U Street, Washington

Il y en a un dans chaque parc,  
Avons-nous convenu : un vieil homme,  
Celui-là nous jette un regard oblique  
Comme le chapeau de tweed posé  
Sur sa tête striée de blanc,  
Ces moments d'années tenues en équilibre  
Entre la canne et les bretelles.

Ceux de Singapour supportent  
La condensation des camisoles de coton :  
Une langue différente, pas de chapeau,  
La même ombre d'une  
Ombre de sourire dans les yeux.

Je me demande ce que celui-là pense  
De nous : j'ai la tête posée dans le creux  
De ton épaule, je te dis que je t'aime  
Il fait trop chaud pour s'enlacer  
Ou pour la logique froide des questions  
Sur les relations à distance ou sur  
Les autres doutes qui se manifesteront  
Au retour, dans l'espace entre  
Ma réflexion dans le hublot  
Et l'obscurité à l'extérieur.  
Nous savions, même à ce moment,  
Que tout pouvait changer.

L'honnêteté du recul  
Me dit que je me préparais  
À ne plus jamais te voir...  
À te confier à la boîte que je garde  
En mémoire du passé : des cartes d'amis  
Que je ne vois plus, des signets trop fragiles  
Pour être utilisés, des lettres écrites à la plume,  
Les mots abîmés par le temps.

C'est peut-être ce qui va arriver.  
Mais à ce moment-là, tout ce qui comptait,  
C'était de lui résister,  
Peu importe ce qu'il était :  
Sentinelle de nos secrets,  
Ange, esprit, conte de fées,  
Gardien de toutes ces choses  
Que nous livrons au silence.

### Cinq formes de prière moderne

I  
Je prie aujourd'hui, non pas  
Pour m'assurer le bonheur, le salut  
Ou l'accès à un lointain paradis,  
Mais pour savoir apprécier  
Ton œuvre en perpétuelle évolution,  
Expérimentale, continue, créée  
En bien plus de sept parties.

II  
Je prie pour accepter  
Qu'il y a des choses  
Qui ne se comprennent qu'en rêves  
Et dont la certitude comme la rosée  
S'évapore au matin.

III  
Je prie pour avoir la foi,  
Me réconcilier avec l'idée  
Qu'il faut parfois déambuler  
Dans les courbes de l'interrogation  
Avant d'arriver au point.

IV  
Je prie pour aimer les périples,  
La peau morte qui doit tomber,  
Comprendre ce que je suis, étais, serai  
Un jour, ce que je devrais et pourrais être.

V  
Je prie pour pouvoir être grand, contenir  
Les multitudes des poètes,  
Être bon même si mon cœur est une fleur  
Fragile qui ne peut pas contenir l'éternité ;  
Même si le grain de moutarde dans ma tête n'a pas  
La foi qu'il faut pour porter le fruit du monde ;

Même si ma main ne peut pas donner forme  
Aux contradictions qui pointent vers l'horizon,  
Insaisissable comme la perspective,  
le paradis que la plupart ne trouvent pas.

Traduits de l'anglais par Marie Frankland

### Mots perdus

« Entre ce dont je rêve et ce que j'oublie, la poésie »  
Octavio Paz

Qu'advient-il des mots que nous perdons ?  
Clair-obscur, bien-aimables, évasifs  
Comme des rêves qui s'envolent,  
Nés sous la brise d'une paupière au réveil ?

Mots venus de moments  
Où rimes et cadences se mettent en place  
Avant le couronnement d'un point final exquis  
Quand les questions quotidiennes se mêlent  
[aux métaphysiques  
Quand un ami, mort depuis longtemps,  
[réapparaît dans une rêverie  
Et que nous faisons en sorte de bavarder sur la vie  
Et l'amour et la lutte pour être heureux...

Vous savez de quels mots je parle :  
Ceux auxquels nous faisons en sorte de nous  
[raccrocher  
Tout en flottant dans un sommeil amniotique  
Demi-sommeil ou semi-éveil...  
Leur compagnonnage familial nourri  
De quelque chose de plus ancien que l'amitié  
Ou même que la famille. Ils nous enseignent  
Ce que veut dire connaître quelque chose  
Tellement à fond que nous l'entendons.  
La vie – pourtant si petite que,  
Sitôt coupé  
Le cordon ombilical  
Qui nous relie à elle, s'envole  
Tandis que nous, avec tout notre avoir,  
Nous nous crampons à des ombres en fuite...

Bientôt je me réveillerai,  
Me demanderai où ils vont,  
Ces mots que nous perdons  
Dans notre cheminement vers l'éveil...  
Et à partir de cet état intermédiaire,  
De cet entre-monde à cheval sur  
Mémoire et Rêve, viendra le tourment  
De mots qui s'écartent de la réminiscence  
Avant que d'exister, ou même d'en avoir l'air.

Poème tiré de *Morning at Memory's Border*, Firstfruits  
publications, 2005. Traduit de l'anglais par Jacques Rancourt

### Solat\*

En me tenant bien droit, en me penchant  
Pour toucher mes genoux, puis en terminant  
Chaque raka\*at en hommage contre le sol,  
Je trouve ce point tout au-delà de la vue  
[ou du son –

Autour du pivot du corps  
Les moments de chaque jour  
Atteignent équilibre et aplomb ;  
Une tranquillité sans limite  
Dans un monde agité, déformé.

Cinq fois le jour, une force  
Qui est et transcende  
La masse, la distance, la matière  
Isole ce point de rencontre de tous les points  
d'appui du monde :  
La gravité est suspendue ; une stabilité parfaite  
[façonnée  
Avec les mains, l'esprit et les pieds de l'homme.

\* Solat : Terme arabe pour « prière »  
Traduit de l'anglais par Jacques Rancourt

## Aaron Maniam



**Aaron Maniam** est diplômé en philosophie, politique et économie du Somerville College d'Oxford, et a obtenu une maîtrise en Économie internationale et développement de la Yale University. Son premier recueil, *Morning at Memory's Border* (« Le Matin à la frontière de la mémoire »), paru en 2005, a été nommé pour le Singapore Literature Prize en 2007. En 2003, il a remporté le premier prix du Golden Point Award for English poetry. Ses poèmes ont été publiés en anthologie. Ancien élève du Creative Arts Programme (CAP), il aide à présent à la formation de jeunes écrivains dans le cadre du CAP et du National Arts Council's Mentor Access Programme.

#### Études sur le nom

Les noms inconnus pour mes amis  
S'insinuent entre ma gorge et ma langue  
Comme une maladie cachée  
Je bégaie  
Laissant un accent nostalgique et maladif  
Créer un nœud bloquant toute explication

« Semblable à la radio sans fil mais avec une  
[boîte noire branchée »  
Les yeux écarquillés des amis comme l'objectif  
[bloqué d'une caméra  
Bouche bée comme l'urinoir dans les WC pour  
[homme  
Mes mots sont des télécommandes qui cherchent  
[la fréquence en vain  
Les antennes de réception dans cette époque de  
[nouvelle technologie sans fil  
Ne captent pas l'Histoire  
Qui défile

#### Soupirs dans un harem

Les rayons onduleux du soleil tiède  
Ont été imprimés sur son corps noir de corbeau  
Le temps semblait s'arrêter, l'air était agglutinant  
Il chantonnait en douceur  
Il bavardait  
Comme dans un harem de la dynastie des Tang  
Des soupirs se répondaient sans fin

#### Le changement du seigneur sur la stèle

Avec le brouhaha, l'enfant grandit  
En soupirant, il porte un manteau blanc  
Comme un roi à cheveux gris  
Qui raconte sa vie seulement quand personne  
[n'est présent  
(il paraît que c'était un slogan contre le crime)  
Faisant comme si la maison était habitée par  
[beaucoup de gens

La mélodie d'antan toussait comme un  
[microphone bon marché  
La voix bruissait tel un asthme sifflant  
S'allongeaient entre quatre murs blancs  
Les fils blancs électriques du micro ressemblant  
[à ceux des perfusions  
Goutte à goutte  
Ils injectaient des vitamines supplémentaires

Au loin, la radio sans fil a fait irruption  
sa langue bien affilée

Ses fréquences prennent chaque cube d'air  
Dans la chanson de triomphe  
Le pays était en fête  
Elle a monté sur le trône à pas fermes

#### Le dernier cri

Les noms jamais entendus par mes amis  
Ont aperçu  
Pendant mon explication bredouillante  
Une boîte noire perdue depuis longtemps  
Dans les débris de voix naufragée  
Qui délivre son triste, agonisant, ultime  
C  
r  
i



## Tan Chee Lay

Enfances, poèmes traduits du chinois par Fu Jie

#### Jour de la semaine, après la pluie

Portant sur les pieds mon enfance  
Je traverse la cour de l'école primaire d'hier  
Mes chaussures de couleur beige cirées en blanc  
Comme on a mis du cirage sur une vieille  
[photo jaunie  
Dans ce parfum de blanc pur  
Je sens en moi la panique du lundi matin  
Et la surexcitation du vendredi après-midi  
Hop, houp  
Je parcours le terrain de sport innocent  
Des sourires ingénus s'épanouissent tels des  
[nuages au ciel  
Je marche sur la piste de saut  
J'enjambe des flaques d'eau sous le panier de  
[basket-ball  
Je piétine des pelouses interdites  
Juste en face je retrouve mon adolescence

#### Samedi, il faisait beau

Par un après-midi brûlant  
Je lavai le parcours d'une semaine à l'eau tiède  
La route parcourue a dessiné un paysage sur  
[mes godasses  
De l'intérieur la pluie et la sueur fermentées  
[exhalaient une odeur enfantine  
Quelques coups de brosse  
Il ne restait que du cirage blanchâtre tel du  
[sang blême  
De petites bulles qui flottaient dans la bassine  
[rouge

Émanation de cheville et de chaussettes  
[blanches  
S'évaporèrent  
Pourtant l'air étouffant de la salle de cours  
[comme des récitations monotones  
Se cachait sous l'eau et s'agglutinait sur la toile  
[des tennis

En cours de lavage, je rapportai mes notes de  
[saut et de course  
À Maman qui nettoyait des vêtements aussi la  
[fatigue dans les plis des linges  
Les semelles lâches commençaient à se trouer  
Mes doigts y pénétrèrent et des ongles mièvres  
[en ressortirent  
L'eau troublée y passa également à volonté  
Je frottai énergiquement comme pour enlever  
[les traces de mon passé récent  
C'était une lutte vague et prématurée  
Lorsque deux lacets plongèrent comme deux  
[vers de terre idiots  
Les chaussures blanches retrouvèrent enfin la  
[liberté

Puis, sous le soleil elles se laissèrent sécher  
[côte à côte  
Tels deux poissons mourants s'échouant sur le  
[rebord d'une fenêtre  
Ou comme une paire de feuilles aspirant  
[lumière et chaleur  
De week-end enfin libre

#### Dimanche, il faisait beau

Ma main pénétra dans une basket déjà  
[séchée  
Comme une grosse grenouille bouche béante  
[roulant sa langue  
Tenant l'éponge d'une main experte de  
[maquilleur  
Je voulais y appliquer le fond de teint avec un  
[soin sans pareil  
Comme pour préparer le visage d'une mariée  
Je fis attention à mon coup de crayon  
Et à la dose de poudre pour que tout soit  
[naturel et beau

Ce rituel de maquillage simple mais accablant  
Était mon devoir sacré du dimanche  
Du cirage épais  
Exhala dans l'air une fraîche odeur de fête

#### Acidité : prune salée

Au magasin de bougies de ma grand-mère  
Se trouvait un petit lit dans un coin sombre  
Sur lequel s'allongeait ma sieste de tous les  
[jours  
C'était aussi le nid du souvenir de mes papilles  
Et la salle de musculation de ma langue  
Tous les jours à quinze heures exactes  
Grand-maman surgissait dans l'embrasement de  
[la porte  
Mon surnom résonnait alors dans toutes les rues  
Comme si je portais une couronne ensorcelée  
Qui serrait ma tête de plus en plus à chaque appel  
Bien que je n'eusse pas encore gagné la guerre  
[de billes dans l'impasse  
En courant, je retournai la tête pour rendre un  
[dernier hommage à ma bille blanche perdue  
Grand-maman me poussa, traîna, menaça avec  
[toutes les statues de bouhdda du magasin  
Enfin, j'entrai dans la pièce noire  
Tel un petit morveux devenant bonze contre  
[son gré  
Je m'allongeai sur le lit visage contre le mur, je  
[fis des grimaces  
La natte du lit se révolta en remuant sans cesse  
Alors dans cet ébranlement grand-maman se  
[redressa à moitié  
Elle sortit du placard des prunes séchées et  
[salées en boîte  
Qui m'appelèrent comme des perles de prières  
[dans le pénombre

Dorénavant j'étais pieusement converti  
À quinze heures exactes, cette envie  
Envahissait mon cerveau comme des fourmis  
Avant de s'endormir la langue s'imprégnait  
[de ce goût acide-salé  
Même les mots dans mes rêves portaient ce  
[goût succulent

Un après-midi j'entre dans un supermarché  
Toutes sortes de prunes séchées-salées sur les  
[rayons me retrouvent enfin  
Le fourmillement de mon cerveau se ravive  
Une longue hésitation me décide à en acheter  
[une douzaine  
Qu'importe qu'elles soient bonnes ou mauvaises  
[pour la gorge  
Je veux d'abord retrouver ce goût de quinze  
[heures  
Et satisfaire ma langue longtemps privée

**Tan Chee Lay** est né à Singapour en 1973. Professeur assistant de chinois à la Nanyang Technological University et directeur exécutif adjoint du Singapore Centre for Chinese Language, il est titulaire d'un doctorat en études orientales de Cambridge. Ses recherches sont centrées sur la littérature chinoise de Singapour et sur la pédagogie littéraire. Il a écrit et édité une vingtaine de livres, en chinois et en anglais, dont *Chi-Chu Cheng Xing* (poésie, 1997), *The Four Books* (prose, 1999), *A Poetry Collection* (1999), *Ge An Guan Wo* (travaux critiques et essais, 2000), *Zao Jian Di* (« Où l'on forge les épées », poésie, 2002), *Sir's Homework* (prose, 2004) et *The Yellow Raincoat* (prose, 2006). Il a reçu de nombreux prix dans des concours littéraires organisés à Singapour et à Taiwan, parmi lesquels le Young Artist Award (prix du jeune artiste) du National Arts Council en 2004 et le Singapore Youth Award (prix de la jeunesse, arts et culture) du National Youth Council en 2006 pour ses réalisations dans le domaine littéraire et dans l'enseignement.

**Aube***pour Swee Chin*

Ainsi vient l'aube dans un trouble de chaleur,  
T'appelant à une beauté immobile ; tendre,  
Urgente, qui défait la culpabilité du don.

Où sont-ils, les deux que nous connaissions,  
Qui marchaient vers le soir, le désir hésitant,  
Douloureux, effleurant le bord du jour ?

Touchés, résolus par simple émerveillement :  
Les tendres infinis du jour déclinant,  
L'herbe pâle dans la lumière ombragée, les  
[criquets  
En prière, le bavardage des oiseaux, les  
[chauves-souris qui dînent  
Dans les airs, ce curieux melon  
Jaune, la lune, à l'aise parmi les étoiles.

Les voici ; ils sont notre matin.

**Rénovation**

Je veux sentir pur le vent  
Vernissé par l'ombre profonde et narratrice  
Entre les bois-de-fer durcis par le sel marin.

Je veux voir brun le faucon  
Implacable beau mortifère  
Forcer le ciel qui ne l'attendait pas.

Je veux entendre fourchue la langue  
D'un corps qui se déroule et piste  
Les criquets robustes sur le terrain.

Je veux toucher bleue la brume  
Qui voile Karimun, outrepasser  
Les versants dénoués vers les mystères  
[possibles.

Je veux goûter âcre le pétale  
Tout juste sorti de la cosse courbe  
Et tenir en bouche le village.

Je veux ces cinq commencements.

**Orchard Road**

Sans façon. Il marchait comme s'il suivait  
Une phrase qui se déployait dans sa tête.

Peut-être le faisait-il, à voir la façon dont il  
[s'arrêtait, se touchait  
Le menton, plissait le front, y regardait à deux  
[fois,

Bavardait avec un inconnu, refusait les prospectus,  
Ouvrait une canette de bière toute suante de chaleur,  
Puis, refermant le plan de la ville, il allongea le  
[pas.

Il glissait, calme et frais sous les bois-de-rose,  
Il était arrivé à une sorte de carrefour, peut-  
[être...un  
Point-virgule, ni plus, ni moins, laissant la  
[grammaire

Sur sa faim, prête pour les enjambements, les  
[bytes, le tout net,  
Les clauses ondulantes, les métaphores, les  
[objets de marque.

**Edwin  
Thumboo***Poèmes traduits de l'anglais par Anne Talvaz*

Le jour proposait ses petites intimités rassurantes  
Lorsqu'il se mit à coudre des souvenirs encore  
[innommés.

Puis le soleil d'après-midi éclaira un visage  
[compatissant.  
Ma phrase s'arrêta.

**Paysages de Yeo**

Pour toi, cher Thomas, la couleur  
Et la forme sont lyriques, discrètes.  
Calculs changeants de la nature :  
Les ciels accostent les collines, se répercutent  
Le long des vallées réceptrices, grimpent  
Les pentes entrelacées, enrichissent  
La nuance d'une cascade  
Qui rejoint le silence dans un étang.  
La perspective vire et se resserre :  
Un arbre rouge, d'autres bruns et verts  
En conclave, toujours, mais qui s'adressent  
Au regard de la mémoire et du lieu :  
Aube-brume, un lever de soleil d'or  
Transfiguré, transfigurateur.

L'homme, la femme, l'enfant sont toujours  
Là, stables, mais tendrement invisibles.  
Une cabane en pleine nature dispense  
Une iridescence qui nourrit le cœur ;  
Les bleus vifs et vibrants ;  
Un bateau qui somnole sur l'eau de  
Cristal ; les midis de lumière.

Éprouve à nouveau la bénédiction ancienne,  
Toi qui regardes chaque paysage,  
Un conte ; le soupir des feuilles – *mandamus* –  
Qui te protège des lutins de la grande ville  
Qui avancent parmi les sensualités  
De l'ambition brute, de l'orgueil  
Houleux, livré à lui-même, égoïste.

L'abstraction a son essence ;  
Le réel approfondit l'une et l'autre tandis que  
Les arcs-en-ciel actionnent ton art.

**Au zoo**

Heure du repas :

Concentrés, scrutables, absorbés, une lueur  
Dans leur regard qui calcule, les appareils photo  
Et les mains se touchent, se bousculent, se pressent  
Pour occuper les places stratégiques. Les visages se tendent.  
Menace silencieuse, épaules agressives,  
Attendent l'occasion, la provocation.  
Par amour de l'art chacun convoite tout  
De son objectif avide, grand angle.  
Certains montent sur un banc ou découvrent  
Un arbre bien placé ou déploient leurs coudes  
Pour un zoom au cœur de l'action.

Les enfants – harassés, perplexes –  
Portés sur les épaules : on leur enjoint  
De se taire, on leur donne un bonbon,  
Une meilleure vue, on les initie.

Heure du repas :

Félins, paresseux, décontractés, à peine éveillés,  
Les carnivores se secouent,  
Essaie leurs griffes, bâillent, s'étirent, jouent avec  
Leurs moustaches, hument le sang dans la caverne  
De leurs mâchoires. De nouveau le Serengeti,  
Le Mato Grosso, le Ngorongoro, les collines  
Du Bengale. Ce virage de la route de Rengam  
Où passent les chèvres à l'heure  
Où la panthère jaillit de l'ombre,  
Soudaine, sans cérémonie, où le cri  
Des mourants est joie de vivre.

Et les doux de la terre – les gazelles, les antilopes,  
Cet homme qui tient un parapluie tordu, les magnifiques  
Élans – les végétariens, sont nerveux, renfermés,  
Se font sensibles dans leur coin.

Heure du repas :

Jeu immémorial que celui-ci  
Entre  
Ceux qui mangent, ceux qui sont mangés ;  
Entre  
Ceux qui ont leur chance,  
Ceux qui en sont privés.

**Edwin Thumboo** l'un des écrivains et critiques les plus respectés à Singapour, est professeur émérite à l'Université nationale de Singapour, et a été professeur invité dans plusieurs universités aux États-Unis, au Royaume-Uni, en Australie, en Autriche, à Hong Kong et en Malaisie. Il a publié de nombreux recueils de poèmes, dont *Rib of Earth* (1956), *Gods Can Die* (1977), *Ulysses by the Merlion* (1979), *A Third Map: New and Selected Poems* (1993), *Friend* (2003), *Still Travelling* (2008) and *Bring the Sun* (2008). Il a reçu plusieurs distinctions : the Cultural Medallion en 1979, the National Book Development Council Book Award for Poetry in English (1978, 1980 et 1994), Southeast Asia Write Award (1979), Singapore Cultural Medallion (1980), ASEAN Cultural and Communication Award in Literature (1987), the Raja Rao Award (2002), et la Meritorious Service Medal de Singapour (2006). Membre de l'International Writing Programme de l'université d'Iowa en 1977, il a fait de nombreuses lectures dans des universités, des fêtes du livre et des festivals littéraires internationaux.



## Toh Hsien Min

### Pomme de terre

Ce dernier hiver, il nous restait une pomme  
[de terre,  
toute germée, pour avoir été oubliée trop  
[longtemps.  
C'était avant de déclencher notre guerre froide  
à faire pâlir l'Otan, mais il ne restait plus de  
[feuillage  
dans notre jardin. Sans savoir si elle résisterait  
[au gel,  
on planta cette bosse jaune pâle, non dans  
[l'espoir  
d'une récolte – je ne sais pas ce que nous  
[voulions,  
en fait. Je dirais que nous manquions même  
[de curiosité.  
Le sens de tout cela se réduisait à l'oubli,  
une fois de plus, et donc tout ce qui était  
[fallacieux,  
dans cette maison cet hiver-là, fut supplanté.  
Au printemps, j'ai creusé en quête d'aliments  
[pourris  
pour les fleurs. Mais j'ai trouvé des pommes  
[de terre.

Traduit de l'anglais par Aude Pivin

### À la frontière du soir avec le jour

À la frontière du soir avec le jour  
je songe à devenir une autre personne  
comme une langue change  
au passage d'une rive à l'autre  
ou selon le type de blé.  
C'est le début d'un nouveau pays.  
Il y a de nouvelles herbes à arracher.  
L'approche de l'orage s'annonce  
d'autres façons. La lumière ici  
diffère de l'ancienne,  
et dans cette lumière les actions passées  
paraissent des monuments dont la pierre  
perd de sa texture sous le vent et la pluie.  
De la mousse poussera, avant de mourir aussi,  
comme le granit submergé par le sable  
tel un changement de marée. Un jour,  
la ville deviendra incertaine.  
Seules des spéculations archéologiques  
pour savoir quel type de civilisation  
aura vécu ici prospéreront, quant à savoir  
si la famine aura causé l'exode  
ou la maladie la mort  
ou la conquête la soumission,  
nul ne saura. À cet instant,  
il y aura une autre nuit,  
une autre frontière à franchir.

Traduit de l'anglais par Aude Pivin

### Depuis que tu me l'as dit

Depuis que tu me l'as dit ça ne s'est pas produit  
Que j'aie mangé moins ou, encore pire, plus.  
Je n'ai pas gaspillé dans le sommeil mes  
[journées ensoleillées  
Ne me suis pas retourné dans mon lit jusqu'à  
[quatre heures et demie  
Je n'ai pas travaillé trop fort, ne me suis pas  
[fait porter malade.  
Mon patron est d'accord, mon travail récent a  
[été super.  
Mes vêtements ne sont ni trop miteux ni trop  
[chics.  
Je ne me suis pas enivré au point de me mettre  
[dans un état de...

Les choses que je remarque sont les plus petites ;  
Je ne sais pas si elles ont toujours existé.  
Les orchidées dans mon jardin ne sentent rien.  
Les grillons du soir ne tendent pas leurs cordes.  
La mer a perdu son manteau bleu marine.  
Je ne sais pas ce que représentent ces choses.

Traduit de l'anglais par Jacques Rancourt

### Refaire surface

Une lettre m'est arrivée hier d'une personne  
morte depuis déjà plus de douze ans.  
Elle faisait un voyage d'échange au Japon  
quand une Toyota à toute allure carburant  
[au saké  
la renversa violemment au détour d'une route.  
Le coroner pensa qu'elle était morte sur  
[le coup.

J'ai imaginé qu'elle avait dû m'écrire sa lettre  
cet après-midi et la donner à ses hôtes  
pour qu'ils la remettent au postier le matin,  
mais dans l'émoi des dispositions urgentes  
[à prendre,  
elle avait été placée dans un tiroir et puis oubliée  
jusqu'à ce que les Takahashi déménagement  
[à Kyoto.

La voix de la lettre, étonnement jeune, s'adressait  
à une version tout aussi jeune de moi-même.  
Elle parlait des premières impressions du Japon,  
un endroit ordonné où il fait froid la nuit ;  
me demandait ce que je comptais étudier à  
[l'université,

et faire par la suite. J'aurais pu lui répondre,  
[maintenant,  
lui dire comme les choses s'étaient bien  
[déroulées

pour certains d'entre nous, mais je la vois  
[plutôt revenant  
un soir chez sa famille d'accueil, tremblante  
[de froid  
malgré son coupe-vent marin, et dans cette  
[scène  
je ne peux pas l'appeler et elle ne peut pas  
[m'entendre.

Je peux seulement écouter le silence trompeur.  
Il fait froid comme le granit du matin, présage  
[de rosée,  
mais en fin de compte impénétrable, et à  
[l'instant où ce roc  
submergé se mêle à l'océan de savoir  
poussé par l'action retardée de cette lettre,  
personne ne peut dire quand l'histoire séchera  
assez pour que les conditionnels passés  
[refassent surface

et influencent un avenir sans elle ici.

Traduit de l'anglais par Aude Pivin

### Avertissement

à minuit vous avez laissé de tacites soucis  
avec le récit à écrire  
en faveur d'un plutôt que d'autres.  
vos penchants présagent de la suite des  
[événements.  
on peut voir le nombre de changements qui en  
[résultent.  
il faut dire que dans bien des cas la vie réelle  
nous prive du savoir et de la géométrie.  
divisées par la forme mystique, infinie,  
les lignes ne sont pas inhérentes à notre  
[langage,  
mais seul un mathématicien peut s'y intéresser.

Traduit de l'anglais par Marilynne Bertoncini

### Miroirs

Si casser un miroir apporte sept ans de malheur  
qu'arrive-t-il si je ne casse pas de miroir ? Je  
[demande

parce que la nuit dernière en brouillant les cartes  
sur mon bureau en désordre j'ai heurté un miroir  
[de poche,  
mais l'ai rattrapé avant qu'il ne parcourre le  
[mètre vers le sol.

Ce n'est pas la chute qui brise les choses, bien  
[sûr, mais  
peut-être qu'avec des bilans financiers en tête  
[j'ai réfléchi  
si ça ne devrait pas me rapporter sept ans  
[de chance ;

en l'absence de ressources, j'avais bien l'équité ?  
Ou étais-je tout simplement quitte ? D'un autre  
[côté,

si ma main gauche n'avait pas été assez vite  
[pour plaquer  
le miroir contre le rebord du bureau, comment  
[aurais-je su  
quelles infortunes auraient été dues aux  
[fantômes agités

du miroir ? Me retournerais-je pour remercier  
[ma bonne  
étoile pour un geste qui a empêché un poignet  
[foulé de  
devenir un bras cassé ? Ou si la vitre argentée  
[avait marqué

mon entrée explosive dans une autre vie,  
[aurait-elle pu  
se refinancer en fracassant un fils dans  
[sa sixième année ?

Je songe à regarder dans des rétroviseurs en  
[essayant de me  
souvenir que les objets sont plus proches qu'ils  
[ne paraissent,  
bien que mes objets ne semblent jamais à portée  
[de main

que je les prête ou pas, et si c'est ce que fait  
[un miroir  
je ne sais pas dire où les si deviennent  
[des quand,  
quel coup du sort prend quelle direction, et si  
ce qui paraît être est déjà survenu, et reparti.

Poème tiré de Means to an End, 2008.

Traduit de l'anglais par Jacques Rancourt

**Zou Lu**

Poèmes traduits du chinois par Fu Jie

**Roulier**

Un adolescent remit une bûche sur le feu  
Des flammes répondirent à ses yeux fougueux  
Les rouliers auront repris la route à l'aube  
Vers la terre lointaine des barbares  
Des sacoches bien lourdes  
Le convoi de bétail bien long  
Lui, de savoir s'il les suivrait  
S'il y irait  
L'adolescent n'avait personne pour en discuter

Dans l'étable il donna du foin aux bêtes  
Un cheval nain éreinté le regarda avec douceur  
Il broutait dans un calme, dans ce calme  
Ils entendirent des mots de cœur sans paroles

Lampe à pétrole consuma la dernière mèche  
Le jour restait caché sous la lumière des étoiles  
L'air était humide, une bise froide se leva  
[soudain  
L'adolescent s'est mis des bottes fortes pour  
[la route  
Adolescent, mon adolescent  
Quand tes chaussures seront usées  
Auras-tu reconnu le chemin du retour

Au sud des nuages colorés  
Aux anciens postes de chevaux  
Les astres éclairent le ciel depuis mille ans  
Un roulier a parcouru des milliers de lieues  
L'adolescent de jadis devient un vieil homme  
[silencieux  
Jamais un mot, jamais il ne monte les chevaux

Cloches du troupeau carillonnent, sabots  
[bruisent

La route n'a pas de fin pour les rouliers  
À jamais on ne voit que l'horizon – infini

Août 2011

**Tu tournes le dos**

Dès que tu tournes le dos, une distance  
[s'installe  
Ta silhouette près des fleurs, je l'accompagne  
[d'un regard  
Ce regard referme la porte à clé  
Libère une pensée soulagée  
Un au revoir voudrait peut-être dire adieu

De l'autre côté de la porte, un séjour bref  
D'une jeune fille à l'étranger tel un rêve sous  
[les vignes  
Trois ans, ce n'est peut-être pas une courte  
[durée  
Mais peu importe devant le temps et la terre  
[natale qu'on veille

Les souvenirs poussent comme des herbes  
[folles  
Recouvrent toutes empreintes existantes  
Après avoir traversé un été bien long  
Un bon vin est prêt dans un verre de cristal  
Qui reflète la couleur d'un matin  
Frais, un matin d'adieu

**Prétexte**

Au bord de la rivière  
Une musique m'arrête  
Le pont à gauche s'élève  
Deviens si haut à franchir  
L'eau sous la couleur de la nuit  
Délivre l'imagination à grands flots

La lune est une vieille amie  
Beaucoup de fenêtres sont inconnues  
La ville étrangère s'allume  
Et de chaudes lumières  
S'allongent et se confondent dans les ténèbres  
Tu me dis : « cette année tu voyages encore  
[à l'étranger »

Le clair de lune évoque des vagues à l'âme  
La couleur de la nuit s'épaissit, le temps  
[s'avance  
Notre pays s'éloigne, les années passent  
Comme le flot à une vitesse prodigieuse  
Aussi nous voudrions couvrir nos plis fanés  
Avec un rouge à lèvres desséché

Tu dis que ce ne sont que des prétextes, par  
[exemple  
La fête de mi-automne impose la langueur  
Mais malgré toute pensée amoureuse, on est  
[seul  
Le coude à la balustrade je contemple la ville  
[inconnue  
Et ces milliers de fenêtres allumées

Le silence est peut-être la meilleure réponse  
Parfois, je suis contente de me dire  
Que la nuit s'avance, que l'automne rafraîchit  
Je pense au Nord, le gel devient rouge et le ciel  
[radieux

**La porcelaine craquelée**

La nuit où bruisse la pluie  
La nuit où l'espace s'étire  
La nuit on compte les heures décalées  
La nuit déborde de souvenirs  
La nuit désigne mon esprit languissant  
Quand sonne enfin minuit  
Mon cœur de porcelaine bleue  
Se fêle en brisures fines  
D'une douleur perçante  
M'empêche de distinguer les bruits  
Le vent soufflant contre les carreaux me donne  
[l'illusion  
De ta voix qui me répond  
La chute de la pluie me fait croire  
À tes pas marchant vers moi  
Mais tout finit par le tremblement du cœur  
Je ramasse alors les débris  
Pour façonner un noble vase en porcelaine  
[craquelée  
Rempli de nos souvenirs à partager

**La musique**

Du fond de ma mémoire remonte une musique  
Virevoltante qui tente de retrouver  
Les traits estompés d'un visage  
Ses yeux embrumés de mélancolie  
Ressemblent à l'amour même  
Au-delà du temps, les souvenirs perdent leur  
[poids

Il nous reste cette matinée-là  
On ouvre la fenêtre, entre un beau jour  
[ensoleillé  
Joie des retrouvailles et douceur intense  
Abondantes telles les rayons du soleil  
[impatient  
L'union fut éphémère, la séparation sans fin  
Tu appartiens à l'horizon lointain  
Inconnu de toutes les cartes routières  
Ta demeure est une forteresse

Comment pourrais-je te décrire  
Lors du crépuscule nuageux  
Une nuit longue à me languir de toi  
Quand mon soupir accueille la brise matinale  
J'attends la prochaine nuit de longue insomnie

Alors cette musique, beauté la plus désespérée  
Flotte devant les fenêtres toutes les nuits sans  
[lune  
La brûlure consume notre jeunesse pièce par  
[pièce  
La brûlure consume les erreurs d'antan  
[gravées sur le cœur

Des années passent, sous le ciel et les nuages  
Les rivières sont longues les montagnes hautes  
Je crois que nous avons tous oublié le retour  
[à la source  
Et quelle surprise lorsque j'entends cette  
[musique  
Qui récite toujours cet amour passionnant et vif  
[encore

**Arrivée**

Les rides ne sont que des ondoiements légers  
[du temps  
Tu restes toujours dans ma pensée pourtant tu  
[es si loin  
Avec ce dernier vers je pars et je te rejoins  
J'entends mes pas se précipiter plus que mon  
[cœur battant  
Ce soir la lune est plus ronde que jamais  
De même l'amour plus tendre et plus touchant  
Le passé rétrécit de plus en plus  
Nous le plions et le replions tellement  
Que les années s'amincissent  
Leur propre usure les fragilise  
Je crois que je suis arrivée chez toi, car nous  
[avons  
Le même ciel d'automne et les mêmes rosées  
Le même vague à l'âme, la même langueur  
Et je veux que la lune de cette nuit  
Aux deux bouts du monde éclaire notre même  
[pensée



**Johar Bin Buang**

**L'amour d'une paire de chaussures (1)**  
ce vrai chemin se trouve dans vos chaussures  
là où personne d'autre ne peut le voir  
tandis que vos chaussures réchauffent les  
[poussières de l'amour

le long de la route que vous voyez  
il n'y a rien du tout par-devant  
peut-être voulez-vous juste vous retourner  
éh bien derrière tout est pareil  
vous n'entendez rien  
sauf la voix de vos chaussures,

« Nous étions mariés comme une paire de  
[chaussures  
tout au long de ce voyage de l'amour  
cela vaut mieux  
qu'une porte restée close. »

**L'amour d'une paire de chaussures (2)**  
ce magasin de chaussures est un foyer  
[temporaire  
maintenant je suis esclave partout où je vais  
je me révolte, plaçant pour être libéré  
du chemin confus de la vie  
si poussiéreux et déroutant

je suis une paire de chaussures folle dans les  
[fers  
j'ai gardé mon calme pendant si longtemps  
maintenant je ne sais plus ce que je dis  
mon seul vœu est de devenir une paire de  
[chaussures différente  
des chaussures ordinaires de ce monde

glissez-moi au pied de Cendrillon  
ce soir je veux rencontrer l'Amour  
dans les yeux d'un prince

*Traduits du malais vers l'anglais  
par Fazidah Abu Bakar,  
puis en français à partir de la version anglaise  
par Jacques Rancourt*

**Johar Bin Buang** a publié dans plusieurs genres littéraires depuis les années 1980, mais il est surtout connu comme poète. Ses œuvres ont été traduites en anglais, en chinois et en russe. Il a remporté de nombreux prix et distinctions, dont le National Book Development Council of Singapore Book Award, le prix de la Poésie islamique (the Islamic Poetry Prize) de Brunéi Darussalam en 1997, le prix de littérature Darul Iman III (Darul Iman III Literature Award) en 1999, le prix de Littérature de langue malaise de Singapour (the Malay Language Council of Singapore) en 2007, ainsi que, en 2010, le prix de Littérature de Singapour et le Southeast Asia Write Award. Des poèmes de lui ont été sélectionnés et publiés dans les anthologies *Tumasik and Fifty On 50* (2009) et *&WORDS: Poems Singapore And Beyond* (2010).



**KTM Iqbal**

**Mon sommeil**  
Il s'est peut-être  
perdu dans la nuit  
en cherchant son chemin

pris au piège  
que lui tendent  
les regards des inconnus

s'est enfermé  
en tant qu'eau de vie  
dans des prisons de verre

est tombé dans les fleurs  
en les prenant  
pour des yeux

s'est envolé très loin  
pour enseigner aux étoiles  
l'art de dormir

s'est transformé en somnifères  
pour se vendre sous forme de cachets  
dans des pharmacies

il n'a jamais retrouvé  
jusqu'à l'aube  
le nid de mes paupières  
Mon sommeil

**Causer de tout et de rien**  
Nous sommes des étoiles  
La lune n'est que le meeting public  
que nous tenons  
Nous sommes des gouttes d'eau  
Le fleuve n'est que le cortège que nous formons  
Nous sommes des pièces de monnaie sonnantes  
[et trébuchantes  
Les billets de banque ne sont  
que les voiles qui nous couvrent

Nous sommes des lucioles  
Le soleil n'est que notre déguisement de jour

Ne nous provoquez plus  
en nous prenant  
pour de la petite monnaie

*Poèmes traduits du tamoul par Geetha Galapathy-Doré*

**KTM Iqbal** poète de langue tamoule, est né à Singapour en 1940. Plusieurs fois primé, il est l'auteur de sept recueils de poésie et a écrit pour la radio plus de deux cents chansons destinées aux enfants. Ses poèmes, essais et nouvelles ont été publiés dans les principaux journaux de l'Asie du Sud-Est et dans des magazines, et certains de ses écrits ont été traduits en anglais. Bon nombre de ses poèmes en langue tamoule sont également étudiés dans les écoles de Singapour. Un de ses textes, *Thaneer* (« L'eau ») a été sélectionné par le National Arts Council pour l'affichage dans les trains MRT et pour l'exposition « EXPO 2000 » à Hanovre, en Allemagne. Il a également coédité les anthologies *Rhythms* (2000) et *Fifty on 50* (2009).



**Lathaa**

**Se mouiller**  
Je marche dans l'entre-deux  
d'une vie et de sa renaissance

Rêve, désir, poésie, vie

Je change de jambe et continue

L'amour s'échauffe  
comme le vent qui s'engouffre  
au creux de la vague

**Le jour qui tourne**  
Les vêtements que j'ai enlevés et laissés choir  
le thé refroidi et altéré  
n'ont pas bougé d'un iota

Depuis deux jours  
on n'aperçoit même pas les traces  
du passage des moustiques  
sur le bananier Mani ployant sous l'eau accumulée

Sur les feuilles de papier étalées  
les lettres s'effacent  
au lieu de prendre du relief

Sauf les rideaux qui ondulent fréquemment  
dans cette vie sans personne  
il n'y a pas grand chose  
à regretter

**Leçon**  
Parmi les cerfs-volants  
qui étaient en train de flotter  
dans le ciel  
s'est instauré un concours  
pour savoir qui pouvait tomber

Les cerfs-volants  
qui ignoraient tout sur la descente  
désespéraient de ne pas savoir tomber

Quand un cerf-volant ayant perdu sa queue  
est tombé par hasard,  
il a tout appris  
sur le fait de voler

*Poèmes traduits du tamoul par Geetha Galapathy-Doré*

**Lathaa (Kanagalatha)** a publié deux recueils de poèmes en tamoul : *Firespace* et *A Screwpine in the Snakeforest*. Son recueil de nouvelles *Women I Murder* a remporté le prix de littérature de Singapour pour la fiction (Literature Prize for Fiction) en 2008. Des poèmes et des nouvelles d'elle ont paru dans *Words, Home and Nation* (anthologie multilingue du Centre for the Arts, 1995), *Rhythms* (National Arts Council, 2000), *Fifty on 50* et *Tumasik* (2009), de même que dans diverses revues littéraires tamoules d'Inde, de Malaisie, de France et du Sri Lanka. Son poème « Rag and Bone Man » a fait partie de la manifestation Moving Words 2011 du National Arts Council. Elle est actuellement rédactrice en chef de l'édition du dimanche du *Tamil Murasu*, quotidien tamoul de Singapour.



**Chandran Nair**

**Il sent que le temps est venu**  
d'achever ce voyage en lui-même  
alors il tourne les yeux vers elle, vers les siens  
deux étangs obscurcis ensevelissent ses  
[intentions  
mais il y plonge

paralysé il se dit  
être esclave n'est pas une mauvaise vocation  
si l'on est nourri

alors il se promène avec elle dans les collines  
s'attendant à une soudaine accentuation de la  
[pente  
incertain si ses pieds sauront s'accrocher au  
[sable

quand le ciel nocturne élargit son visage  
il voit des étoiles pâles contre le matin  
constate qu'elle est partie

incertain si elle reviendra  
il rêve la nuit qu'il est Hanuman  
illuminé au-dessus de la cité dormante de la peur  
dans son esprit il crée une étendue sauvage  
pour sa rentrée à la maison

**Mais elle garde des fleurs sur ses collines**  
le désert ondule comme l'esprit  
l'amour survit en touffes rabougries  
le désir changé en pierre répète  
*mais elle garde des fleurs sur ses collines*

ses déserts marchent, portant des rêves  
ne parlez pas, aucune pluie ne viendra  
la terre sèche vous unit à la mort  
*mais elle garde des fleurs sur ses collines*

aigle, elle tombe comme une pierre  
mais s'éloigne avec vigueur  
ses serres lacèrent vos rêves  
*mais elle garde des fleurs sur ses collines*  
*Poèmes traduits de l'anglais par Jacques Rancourt*

**Chandran Nair** (né en 1945) a fait ses études à la Raffles Institution et à la University of Singapore (MSc, biologie marine). Il est l'auteur de *Once the Horsemen and Other Poems* (1972), *After the Hard Hours, This Rain* (1975), *Poems and Lyrics of the Last Lord Li* (avec Koh Ho Ping, 1975), ainsi que de *Reaching for Stones* (Collected Poems, 2010). Il a remporté le New Nation Short Story Prize en 1973 avec *Leta*, a été en 1976 le fondateur-président de la Society of Singapore Writers. Il a édité en 1977 *Singapore Writing* et *Short Stories from Asia and Africa* (1977). Après une carrière en tant qu'éditeur à Singapour, il a rejoint l'UNESCO en 1981 comme expert au développement du livre, et a travaillé en Asie, en Afrique, aux Caraïbes et en Europe. Il vit en France.